



Festival d'Avignon

#85 / Rau — Gosselin — Verzier — Bonnabel — Jolly — Racenelenbogen
Waltz — Hénaff — Sélection suisse en Avignon — Rencontres d'Arles



F'AB^M

FESTIVAL INTERNATIONAL DES ARTS DE BORDEAUX MÉTROPOLE

5 — 24 OCT 2018

Jan Fabre
Richard Maxwell
Deflorian / Tagliarini
Winter Family
3615 Dakota / Les 3 Points de suspension
Alexander Vantournhout
Catherine Marnas
Alessandro Sciarroni
Kabareh Cheikhats
Kubra Khademi
Agnès Pelletier
Baxter Theatre Center
Raphaëlle Boitel
...

fab.festivalbordeaux.com

ÉDITO

« LE COSTUME ÉTANT LE PLUS ÉNERGIQUE DE TOUS LES SYMBOLES, LA RÉVOLUTION FUT AUSSI UN DÉBAT ENTRE LA SOIE ET LE DRAP. »

Nous voilà dans le bain. Tous les rubans sont coupés, les premiers mots, prononcés et déjà Avignon bruisse des coups de cœur et des déceptions de chacun. Les conversations intra-muros n'ont plus qu'un seul objectif : savoir ce qu'il faut aller voir. Apparaît alors un curieux phénomène qui rend ce mois de juillet en Provence si particulier : nous allons être définis (et donc aimés) à l'aune de ce que l'on défend et peut être encore plus au regard de ce que l'on conspu. Les affinités électives se déterminent par notre appétence à subir ou à accueillir la parole des artistes, les clans se forment, les brèches s'ouvrent et laissent advenir le temps des débats sans fin, sans queue, sans tête mais pleins de l'envie vitale d'en découdre. Et s'il reste une magie, c'est bien cet écosystème endémique où l'unique question n'est pas d'être mais de partager, via les scènes, ses intimes convictions. Là où traverser une rue peut se révéler d'une violence sans nom par le bruit et les atteintes permanentes à la beauté, demeure la possibilité de l'intime et du tutoiement de cet inconnu, lui aussi membre éphémère de la république du théâtre (même s'il a aimé le spectacle de Julien Gosselin).

La rédaction

Prochain numéro le 14 juillet

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-6

Milo Rau: La reprise - Histoire(s) du théâtre (I)
Julien Gosselin: Joueurs, Mao II, Les Noms
Jacques Verzier: Café Polisson
Sébastien Bonnabel: Smoke Rings

EN BREF PAGE 8

REGARDS PAGES 10-11

Thomas Jolly: Thyeste
Michel Kacenenbogen: Bord de mer
Sasha Waltz: Kreatur
Lucas Hénaff: À fond

SÉLECTION SUISSE EN AVIGNON PAGES 12-15

RENCONTRES D'ARLES PAGE 16

Cristina de Middel & Bruno Morais: Minuit à la croisée des chemins

LA QUESTION PAGE 18

Philippe Saire

REPORTAGE PAGE 19

10-10 à l'Arsenic

TRIBUNE PAGE 19

Rififi dans le genre

06 > 26 juillet

9 SPECTACLES VIVANTS
LES DOMS
FESTIVAL 18

AUX DOMS 6 > 26 juillet - relâches les 11 & 18

10h30
LA MUSICA DEUXIÈME
de Marguerite Duras / Guillemette Laurent

12h30
BON DÉBARRAS !
(pour tous dès 8 ans)
de la Cie Alula

14h30
PAS PLEURER
de Lydie Salvayre / Denis Laujol

17h00
L'HERBE DE L'OUBLI
de Jean-Michel d'Hoop

19h30
J'ABANDONNE UNE PARTIE DE MOI QUE J'ADAPTE
de Justine Lequette

21h30
MAL DE CRÂNE
de Louise Emö

HORS LES DOMS
AUX HIVERNALES — CDCN D'AVIGNON
DANS LE CADRE DE *ON (Y) DANSE AUSSI L'ÉTÉ*
7 > 17 juillet - relâche le 12

15h15
INAUDIBLE
de Thomas Hauert

SUR L'ÎLE PIOT — DANS LE CADRE
DE *OCCITANIE FAIT SON CIRQUE EN AVIGNON*
9 > 21 juillet - relâches les 12 & 17

11h10
BURNING
de Julien Fournier

18h00
STRACH — A FEAR SONG
de Patrick Masset

1^{bis} rue des Escaliers S^{te}-Anne || 84000 Avignon
+33 (0)4 90 14 07 99 || info@lesdoms.eu || www.lesdoms.eu

IN LA REPRISE - HISTOIRE(S) DU THÉÂTRE (I)

MISE EN SCÈNE MILO RAU / GYMNASSE DU LYCÉE AUBANEL, JUSQU'AU 14 JUILLET À 18H00 (Vu au Tandem Douai-Arras en mai 2018)

« "La Reprise - Histoire(s) du théâtre (I)" de Milo Rau témoigne à nouveau du désir du metteur en scène suisse allemand d'interroger les possibilités du théâtre face au réel. »

OÙ L'ON CONSTATE AVEC VIOLENCE QUE LA VIOLENCE EST CAPTIVANTE

— par Mariane de Douhet —

D'un fait divers, on n'a généralement qu'un aperçu lacunaire: il est une irruption de l'horreur dans l'ordinaire, ce à quoi on n'est jamais confronté directement, ce qu'on tient à distance par l'imagination. Milo Rau fracasse cette digue en reconstituant le meurtre très médiatisé d'un jeune homme homosexuel, Ihsane Jarfi, à Liège, une nuit d'avril 2012, crime sordide sans motif apparent si ce n'est le nihilisme d'une jeunesse rongée par le chômage, dans un environnement sinistré par la chute des hauts-fourneaux.

Prenant la forme d'une enquête asphyxiante, la mise en scène est si habile qu'elle nous accueille dans cette affaire lugubre avec la volupté d'un polar, la densité enveloppante d'un suspense dont on connaît pourtant l'issue – un meurtre infâme, commis par des petites frappes aux impassibles visages, dont le désœuvrement prépare le pire. La gangue d'apparente fiction se voit soudain déchirée par l'effroi du questionnement: sommes-nous de simples spectateurs, ou des témoins? Il ne s'agit plus de réalisme mais de réalité. C'est notre propre plaisir pris au théâtre, ainsi que notre responsabilité devant

la violence, qu'interroge ce spectacle, dont l'immense réussite consiste à départitionner nos dimensions familières: nous ne sommes ni dans le réel ni dans le récit, quelque part entre les deux, dans des tropiques de la violence, là où l'indécision inquiète autant qu'elle envoûte. Nappée par l'électro inquiétante d'Aphex Twin, exacte réplique musicale du contexte industriel poisseux, où se croisent les lignes d'une pluie sale et du halo glauque des phares de voitures, la mise en scène exsude le malaise. Car la violence à laquelle on assiste n'est aucunement «représentée» – entendre «mise à distance par la fiction»: elle est là physiquement et formellement, perceptible dans des corps marqués, des faces verrouillées, dans la fixité frontale des plans de caméra, dans l'insoutenable étirement du temps consacré, pendant la pièce, au déroulement du crime.

“

Déflagration spontanée

Le directeur du NTGent épouse ainsi l'un des dogmes de son manifeste: le théâtre ne doit pas «représenter le réel, mais rendre la représentation réelle». «Être metteur en

scène, c'est comme être livreur de pizza. C'est la pizza qui compte», affirme, comme une prophétie inaugurale, l'un des comédiens. Rien n'est ici effet de violence, tout est violence brute, purgée des traditionnelles médiations de comédiens et metteurs en scène qui se regardent faire. Le dispositif de départ, mise en abyme du crime – trois comédiens font passer un casting à des comédiens non professionnels afin de «rejouer» le drame –, annonce le projet: la «reprise», c'est celle qui consiste à réfléchir le réel – le reprendre, le refléter pour le penser – ainsi qu'à déjouer son propre programme: glisser d'une ouverture ironique en forme de énième réflexion métathéâtrale vers la brutalité des faits. Humour des comédiens, taclé grinçant aux frères Dardenne (qui phagocytent la misère locale), distance des comédiens à l'égard de leur propre jeu, tout est là pour rappeler qu'autour du fait divers le réel continue – insérant la violence dans une engourdissante quotidienneté. Ce soir-là, dans le public, s'est produite une réaction viscérale, le bond inattendu d'un spectateur, réagissant à ce qu'il voyait. Cette déflagration spontanée éclairait alors encore mieux la fin – le but comme la terminaison – du spectacle: porter la fiction, l'artifice, à son comble pour qu'en jaillisse le réel.

FOCUS —

IN JOUEURS, MAO II, LES NOMS

MISE EN SCÈNE JULIEN GOSSELIN / LA FABRICA, JUSQU'AU 13 JUILLET À 15H00

« Si la lecture croisée d'oeuvres de Don DeLillo – "Joueurs", "Mao II", "Les Noms" (textes publiés chez Actes Sud) – permet à Julien Gosselin de tisser avec des fils narratifs une thématique qui flirte du côté du terrorisme et des années 1970 à 1990, son rêve de théâtre aujourd'hui s'ouvre à d'autres paysages. »

PHASE TERMINALE

— par Victor Inisan —

Gosselin et l'équipe de Si vous pouviez lécher mon cœur reviennent au festival après leurs «Particules élémentaires» en 2013 et «2666» en 2016. «Joueurs, Mao II, Les Noms» consacre logiquement le crescendo dégénérescent d'une esthétique qui s'épuise dans la vulgate spectaculaire.

«Joueurs...» est un spectacle encore plus long (dix heures sans entracte), encore plus vidéo-graphique, encore plus techno. Rien n'est moins sûr, la recherche se radicalise: Gosselin en extirpe la pulpe. Surprise (pas surpris?): elle est nauséabonde. Ou plutôt, elle a l'indécemment goût du vide. D'un vide contraire au néant; d'un vide qui n'en termine pas de se crier. Les annonces en pétarade s'enchaînent à l'écran: noms des acteurs, titres de parties, noms des personnages et de l'auteur, décomptes chiffrés... Un petit chimiste a trouvé le kit After Effects ou s'est découvert une nostalgie du PowerPoint (effets intempêtes d'apparition, de balayage, de strobe...). Un déluge d'annonces s'annonçant et annonçant l'annonce à venir: de l'autotélisme en kaléidoscope. Les titres titrent ce qui n'arrive pas – indéniable talent publicitaire! – en s'en-

robant de décibels gratuits: plus gros, plus fort, plus bête. À tel point que l'annonce devient presque annunciation: «It's a dreamworld.» «Joueurs...» est un spectacle débordant: toute annonce est une téléologie, toute essence s'est tuée dans la surface. Le son et la lumière ont l'indigne rôle de vaser l'esprit: surtout ne pas faire de vraies images (risque d'existence) – mais multiplier les surfaces planes pommandant l'esprit critique.

“

Le désert du spectacle

Quelle langue pour cet immense empire du vide? Les personnages miment des relations: tous se perdent dans de tristes soliloques a-dramatiques... Les acteurs semblent se doubler eux-mêmes faute d'existence, tandis que le vague stigmatisme de Don DeLillo, devenu galaxie de mots sans sémantique, erre dans la performance filmique. Terme lui-même douteux: la performance est «invisible» (notamment dans «Joueurs») et le sentiment de cinéma est inexistant. Aucune lucarne d'émotion n'est envisagée entre

le spectateur et le spectacle. Les décibels emprisonnent le premier et les stroboscopes l'aliènent. Même pendant les transitions: il faut bien occuper le temps, cacher la misère... Ne restent dans l'oreille que de décerébrants hurlements: ces creuses paroles qui voudraient remuer les tombes. Dommage, les mots du plateau sont morts: Gosselin a architecturé une sémiologie du vide. Certes, le spectacle n'est pas privé de dramaturgie. Les personnages craignent le monde extérieur, ils préfèrent se terrer dans la chaleur de l'invisible: ils se cachent donc des spectateurs. Ils craignent les autres personnages: ils parlent donc en soliloques. Ils sont médiocres: ils jouent mal leur propre rôle. Mais jusqu'où? Il faut refuser cette dramaturgie de victimes qui poétise sa nullité: la déchéance fictionnelle se doit-elle de contaminer un dispositif? Car la forme est corrélée étrangement avec le fond... Quoi de mieux, en réalité, qu'une installation formidablement onéreuse pour évoquer la friction métaphysique entre capitalisme, révolution et terrorisme? La démarche charrie son poids en billets: voilà que l'annonce ne raconte que le vide de sa propre production... Bienvenue dans le désert du spectacle.



« La Reprise - Histoire(s) du théâtre (I) », de Milo Rau © Hubert Amiel

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

OFF CAFÉ POLISSON

MISE EN SCÈNE JACQUES VERZIER / ESPACE ROSEAU, À 18H00

« Créé au Musée d'Orsay pour l'exposition "Splendeurs et misères, images de la prostitution 1850-1910" : dans la capitale du plaisir, on se presse au café concert pour se divertir en écoutant les chansons canailles et polissonnes du second Empire et de la Belle Époque. »

SPLÉNDEURS ET MISÈRES

— par Lola Salem —

Un intérieur richement aménagé s'ouvre comme une boîte de Pandore, décorée dans un luxe daté. Dedans, de la musique résonne, des rires et des chansons. En apparence, tout semble concourir à faire pétiller l'ivresse d'une bonne compagnie, d'un bon vin, d'une bonne soirée. Mais au sein de cet écrin aux allures de cabaret parisien, Nathalie Joly choisit de dévoiler les dessous moins chic de la bonne société fin de siècle. Au fil des chansons, les femmes courtisanes de toutes conditions se pressent, les unes contre les autres, pour révéler la face cachée de leur quotidien.

Nathalie Joly est loin d'en être à son coup d'essai. Actrice et chanteuse diplômée du conservatoire, ses premiers spectacles sont des pièces musicales dont le format et le sujet donnent immédiatement le ton à l'ensemble de sa carrière. En particulier, elle met à l'honneur le style aussi technique que délicat du parlé-chanté dont s'emparaient les femmes pour narrer leur époque d'avant ou d'entre-deux-guerres, comme Yvette Guilbert. Dans ce balancement incessant de la voix parlée à la voix chan-

tée, la femme agrippe un mince faisceau d'existence et d'attention dans ce monde nocturne au masculin. Le gosier devient alors une échappatoire salutaire par laquelle la courtisane s'amuse ou se venge plus qu'elle ne se plaint vraiment. De toute manière, pas le temps pour pleurer : il faut travailler. Entourée d'une petite troupe de demi-mondaines et saltimbanques, Nathalie Joly expose sans détour, mais avec une grande justesse, les conditions et les diverses figures de la prostituée.

Echappatoire salutaire

Le politiquement correct n'est pas le style de la maison. Ici, tout ce qui a un nom est désigné sous une avalanche de termes argotiques aux consonances plus ou moins vieillies. La putain ne peut se payer le luxe d'une trop grande pudeur, et c'est précisément dans l'évocation de détails historiques et grivois, délicatement mêlés au reste de la performance chantée, que transparait la réalité de ce monde, objet de tous les fantasmes. Riche ou pauvre, belle ou ingénieuse, vieille ou jeune : la vie de

courtisane mêle l'intime à la publicité du corps et s'accommode de multiples jeux de regard tout en bravant les convenances. Nathalie Joly est tout sauf une auteure qui sacrifie à la facilité. Pour donner vie à cet univers éclectique, il ne fallait pas moins que les talents réunis de Jean-Pierre Gesbert, indétrônable compagnon de route vissé au tabouret de piano, Bénédicte Charpiat comme artiste à tout faire ainsi que Carmela Delgado au bondon ; et, bien entendu, le savoir-faire de Jacques Verzier à la mise en scène, qui sert depuis longtemps déjà le travail de l'artiste. Inaugurée en 2015 à l'occasion d'une exposition au musée d'Orsay, la scénographie somptueuse de « Café Polisson » prend directement sa source dans les œuvres de Renoir ou encore de Degas, à qui est empruntée, entre autres choses, la posture de la fameuse buveuse d'absinthe. La scène s'anime ainsi tel un tableau à qui on insufflerait la vie, sous l'œil perfectionniste de l'actrice-chanteuse qui en occupe le cœur. La recherche menée pour la réalisation des décors (Jean-Jacques Gernolle) ainsi que des costumes (Claire Risterucci) offre une dimension exceptionnelle à cet univers qui tend à tomber dans l'oubli.

FOCUS —

OFF SMOKE RINGS

MISE EN SCÈNE SÉBASTIEN BONNABEL / DÉLIRIUM, À 21H00 (Vu au Ciné XIII Théâtre en janvier 2018)

« Expérience de théâtre immersif d'après "Ring" de Léonore Confino. »

IMMERSION AMOUREUSE

— par Mathias Daval —

En France, les spectacles de théâtre immersif sont suffisamment rares pour qu'ils soient remarquables. Encore plus rares sont ceux qui parviennent à se hisser à hauteur d'une véritable expérience scénique forte et originale : c'est le cas de « Smoke Rings », une réussite du genre, qui s'installe au Délirium après avoir triomphé à Paris au Ciné XIII Théâtre.

Sébastien Bonnabel et la Compagnie du Libre Acteur ne se sont pas appuyés par hasard sur le texte « Ring », de Léonore Confino (2009). Cette série d'une vingtaine de saynètes, décortiquant des microsituations de la vie intime de couples ordinaires d'aujourd'hui, se prête parfaitement à leur projet kaléidoscopique qui mène son public dans une déambulation à l'intérieur du mythique Délirium d'Avignon (après celle du théâtre montmartrois), dont les espaces ont été reconvertis en plateau éphémère. Les huit comédiens ne déploient un éventail de personnages convoqués dans des moments clés de leurs rencontres ou de leurs confrontations, campés dans un jeu ultraréaliste. Si l'on s'arrêtait là, on aurait à faire à

des séquences psychosociales malignes et drôles, mais pas spécialement originales. Là où la machine scénique s'emballa, c'est dans cet « immersif » accolé au projet, qui prend ici une dimension fascinante sans s'enlanger dans les poncifs du théâtre contemporain. Guidé par des instructions sommaires mais jamais gênantes ou coercitives, le public est convié, assis ou debout autour des comédiens, à assister aux scènes dans une position située à mi-chemin entre celle de figurants et de voyeurs.

Rêve lucide

Les enchaînements sont fluides et le rythme est excellent, palliant le caractère volontiers décousu du texte en recréant une dynamique narrative nouvelle par l'entrelacement des différents espaces, des lumières (la plupart des scènes sont tamisées – voire carrément dans le noir) et de la musique. Celle-ci, essentielle au projet, est parfaitement intégrée à la dramaturgie, qu'elle soit une bande-son vintage ou des chansons jouées en live par les comédiens eux-mêmes (y

compris après la représentation). Tous sont d'ailleurs au plus juste, dans une énergie entière et décollée par le dispositif de proximité permettant d'échapper aux dérives parfois « sitcomiques », façon « Un gars, une fille », des dialogues originels. Nous avons déjà parlé dans I/O de projets immersifs, notamment les célèbres « Sleep No More » ou « Then She Fell » à New York, ou encore les récents « Fragments #2 », de la compagnie slovaque Spitfire, et « Sanctuary of Truth », de Kate Kroll. « Smoke Rings », avec nettement moins de moyens et d'ambitions esthétisantes, réussit le pari compliqué de faire vivre un shot d'émotions pures, concentrées sur cet enjeu aussi banal et essentiel que sont la fragilité et l'impermanence des sentiments amoureux. Avec une liberté de regard offerte au spectateur-déambulateur guidé par les comédiens, « Smoke Rings » débord de la simple expérimentation, devenue tarte à la crème, de l'explosion du quatrième mur : en ressortant à l'air libre, au bout de deux heures de plongée dans un espace-temps aussi familier que légèrement décalé par rapport au nôtre, comme dans un rêve lucide, on ne peut que ressentir cette « urgence de vivre » dont parle Sébastien Bonnabel.

Théâtre du Rond-Point

RÉVOLTE

RIRE DE RÉSISTANCE / SAISON 12



MATHILDA MAY ASCANIO CELESTINI FABRICE ADDE OLIVIER LOPEZ JACQUES GAMBLIN THOMAS COVILLE FLORENCE CESTAC CLARA BAUER DANIEL PENNAC ALICE PENNACCHIONI CHRISTOPHE ALÉVÉQUE FANTAZIO LEONARD BERNSTEIN ZAHIA ZIOUANI JUSTINE HEYNEMANN LAZARE PIERRE NOTTE AGNÈS HURSTEL KADER AOUN RAYMOND DEVOS FRANÇOIS MOREL ANTOINE SAHLER JEAN-MICHEL RABEUX CHARLOTTE SALOMON DAVID FOENKINOS MURIEL COULIN GABRIEL F. MARCO MICHELANGELO HERVÉ BLUTSCH LAURENT FRÉCHURET PRÉVERT YOLANDE MOREAU CHRISTIAN OLIVIER LES FILLES DE SIMONE JEAN-DANIEL MAGNIN AMNESTY INTERNATIONAL ALAIN DAMASIO SOCIALTER KERY JAMES LA VOLTE LA RUMEUR PASCAL RAMBERT FABRICE MELQUIOT ARNAUD MEUNIER DONIA BERRIRI CLAUDE DEBUSSY GILLES GASTON-DREYFUS ALFREDO ARIAS RENÉ DE CECCATTY MARK PLATI MAURO GIOIA MARINE BACHELOT NGUYEN DAVID GAUCHARD NATHALIE FILLION FALK RICHTER STANISLAS NORDEY LEWIS FUREY ZABOU BREITMAN FLORE LEFEBVRE DES NOËTTES JOHANNES BRAHMS VALENTINE LOSSEAU MICHAËL GREGORIO RAPHAËL NAVARRO JEAN-MICHEL RIBES ROLAND TOPOR REINHARDT WAGNER PIERRE GUILLOIS AGATHE L'HUILLIER OLIVIER MARTIN-SALVAN FREDRIK BRATTBERG FRÉDÉRIC BÉLIER-GARCIA TANIA DE MONTAIGNE STÉPHANE FOENKINOS

RENDEZ-VOUS EN OCTOBRE 2018 !

RÉSERVATIONS ET INFORMATIONS 01 44 95 98 21 – WWW.THEATREDURONDPOINT.FR

FACEBOOK.COM/RONDPOINTPARIS TWITTER.COM/RONDPOINTPARIS LINKEDIN.COM INSTAGRAM.COM/RONDPOINTPARIS DAILYMOTION.COM/WEBTV_DU_ROND-POINT VENTSCONTRAIRES.NET YOUTUBE.COM/C/VENTSCONTRAIRESTHEATREDURONDPOINT

OFF AMOK

Seul en scène, Alexis Moncorgé se fait conteur et nous emporte dans les méandres de la folie d'un homme. Celle d'un médecin doué mais exilé «aux Indes» pour cause de passion dévorante. Une femme de l'Ancien Monde perturbe son quotidien et ranime en lui le mal spécial qui le ronge. Moncorgé propose une interprétation vivante et convaincante du texte de Stefan Zweig. La mise en scène déploie de nombreuses ingéniosités pour retracer cette métamorphose de l'homme de science en amok (sorte de berserk de Malaisie). On pardonnera certaines facilités de jeu – souvent dues à la qualité très descriptive du texte – grâce au délicieux grain de la voix d'Alexis Moncorgé. Avignon sonne les dernières heures de ce spectacle qui a d'ores et déjà beaucoup circulé à travers le monde: une bonne excuse pour ne pas le manquer **L.S.**

MISE EN SCÈNE CAROLINE DARNAY
— LE ROI RENÉ À 14H45 —

EN BREF

IN OVNI(S)

OVNI(S) ne parle pas vraiment des OVNIS – encore moins de quelque tige xénomorphe et bicéphale. Même pas de vocabulaire science-fictionnel: les auteurs (Ivan Viripaev, Jérôme Game) et les acteurs/metteurs en scène d'Ildi! eldi préfèrent la génétique du récit au récit lui-même. Ils ne racontent pas – ou alors ils racontent la manière de raconter. Un témoignage frontal, majestueux, ne serait-il pas décevant? Mieux vaut s'aventurer, pour eux, à la lisière du cyclone: «ce que j'ai ressenti», «comment je vis avant et après», «ce que je pense de moi»... Avides amateurs de spectacle, passez votre chemin! Ildi! eldi évite (presque) toujours le c(h)œur des soucoupes volantes aliens. Leur théâtre opère derrière l'écran fantasmagique du cinéma – d'où une scénographie de studio (là où les récits s'élaborent et se répètent) délicatement éclairée par Ludovic Bouaud. Une proposition plus décevante que décevante, qui attriste l'attente de divertissement autant qu'elle séduit l'attente poétique. **V.I.**

— THÉÂTRE BENOÎT-XII
JUSQU'AU 11 JUILLET À 15H00 —

IN SUJETS À VIF A

Quand l'alchimie des «Sujets à vif» fonctionne, c'est toujours un bonheur indescriptible d'assister à la naissance d'une œuvre aussi inattendue qu'insoupçonnée. Pour le «Programme A» de cette édition 2018, Scali Delpeyrat et Alexander Vantournhout remportent la palme avec «La Rose en céramique». L'acteur et le danseur circassien composent sur la question de la présence et de l'absence, grâce à un texte ciselé et à une performance physique d'une poésie redoutablement efficace. Delpeyrat tient le fil d'une réalité faite de non-événements à travers lesquels se déploie la trace invisible de l'être disparu. Comme des initiales sur une serviette oubliée que l'on frotte sur tout son corps. Vantournhout entrelace le sien à celui de son binôme, avec une précaution et une grâce infinies. Là, pour souligner l'écho d'une émotion; ici, pour faire résonner des bribes de verbe. L'un est le prolongement de l'autre, un mouvement dans le mouvement, une ombre qui accompagne pensées et gestes. **L.S.**

CONCEPTION SCALI DELPEYRAT
& ALEXANDER VANTOURNHOUT
— JARDIN DE LA VIERGE
DU LYCÉE SAINT-JOSEPH
JUSQU'AU 13 JUILLET À 11H00 —

OFF LA BATAILLE D'ESKANDAR

Acculée par la contrainte et la privation, une femme éclate les tissus du réel pour s'engouffrer dans le formidable imaginarium de la ville d'Eskandar. Avatar de tous les désirs bafoués, là où les déchets de rêves reluisent d'un éclat politique, Eskandar est l'occasion d'une nouvelle vie plus trépidante et aventureuse pour ceux qui traversent ses ruines. Le texte rhapsodique de Samuel Gallet, nourri de l'inépuisable force des fantasmes d'enfants, respire dans un show qui fait la part belle à l'écriture sonore: verbale, musicale (magnifiques compositions d'Aëla Gourvennec et de Grégoire Ternois). En compagnie de l'auteur et de Pauline Sales (elle-même auteure) au plateau, la pièce performe littéralement l'imaginaire avec l'obédience sincère de l'homme désireux de réenchantements. **V.I.**

MISE EN SCÈNE LE COLLECTIF ESKANDAR
— LES HALLES À 21H15 —

OFF LA MUSICA DEUXIÈME

«La Musica deuxième» de Duras parle d'une rupture, du temps qui passe, du désir. Dans celle de Guillemette Laurent, on ne sait jamais si l'on est dans le jeu, dans la vie ou dans les didascalies. Rien n'est là où on l'attend, on chemine dans les strates de l'âme humaine. La mise en scène de Guillemette Laurent n'indique pas, elle donne le texte en partage au plus fort de sa puissance poétique et charnelle. Elle sert l'écriture de Duras dans cette zone grise où tout un chacun s'arrange avec le souvenir entre mensonge et fantôme, là où elle pose l'absence, la folie de la passion loin du vécu et du mémoriel. En cela cette dixième version de «La Musica deuxième» est un choc frontal, un moment de théâtre rare. Yoann Blanc y apporte une gestuelle singulière et un humour déconcertant de beauté. Et Catherine Salée y est délicatement irrésistible. **M.A.**

MISE EN SCÈNE GUILLEMETTE LAURENT
— LES DOMS À 10H30 —

CDN
NANCY
LORRAINE

SAISON
18/19

LAMANUFACTURE

— DIRECTION MICHEL DIDYM —

ABONNEZ-VOUS!

15 SEPT

2 > 5 OCT

9 > 12 OCT

15 > 20 OCT

23 > 24 OCT

6 > 9 NOV

13 > 16 NOV

20 > 23 NOV

4 > 7 DÉC

17 > 20 DÉC

15 > 18 JAN

29 JAN > 2 FÉV

1^{er} > 8 FÉV

26 FÉV > 1^{er} MARS

12 > 22 MARS

25 > 26 MARS

27 > 29 MARS

2 > 5 AVR

24 > 27 AVR

7 > 9 MAI

21 > 24 MAI

ON OUVRE LES PORTES
En compagnie des artistes associés au CDN et du Royal Royal Orchestra

LES EAUX ET FORÊTS Marguerite Duras / Michel Didym

AMADEUS CREATION Peter Shaffer / Paul-Émile Fourny

NANCY JAZZ PULSATIONS

26000 COUVERTS (FESTIVAL MIGHTÖ)

JUSQU'ICI TOUT VA BIEN CREATION Le Grand Cerf Bleu (ARTISTE ASSOCIÉ)

SULKI ET SULKU Jean-Michel Ribes

NEUE STÜCKE #7 Europa flieht nach Europa / Prinzip Gonzo / Philipp Lahm / Tête à tête / Manu Jazz Club

LE DICTATEUR & LE DICTAPHONE CREATION Daniel Keene / Alexandre Haslé

LA CONFÉRENCE DES OISEAUX CREATION Jean-Claude Carrière / Guy Pierre Couleau

LES JURÉ.E.S CREATION Marion Aubert (ARTISTE ASSOCIÉE) / Marion Guerrero

TEMPÊTE! Shakespeare / Irina Brook

7 MINUTI CREATION Giorgio Battistelli / Stefano Massini / Michel Didym (À L'OPERA)

ROBOTS CREATION Raphaël Gouisset (ARTISTE ASSOCIÉ) / Les Particules, Aurélien Serre

VOYAGE EN ITALIE CREATION Montaigne / Marcel Bozonnet (ARTISTE ASSOCIÉ) / Michel Didym

TAISEZ-VOUS OU JE TIRE Mété Navajo / Cécile Arthus (MOUSSON D'HIVER)

OH! Samuel Beckett / Virginie Marouzé (AU CCAM)

JULIETTE ET LES ANNÉES 70 Flore Lefebvre des Noëttes

LES CHAISES Eugène Ionesco / Bernard Levy

FOUR FOR CREATION Halory Goerger (MUSIQUE ACTION)

DJ SET (SUR) ÉCOUTE Mathieu Bauer

www.theatre-manufacture.fr

PRINTEMPS
NANCY

Méridien
NANCY

Le Grand Est
NANCY

Métropole
Grand Nancy

culture à
Nancy

www.voixdesplumes.com

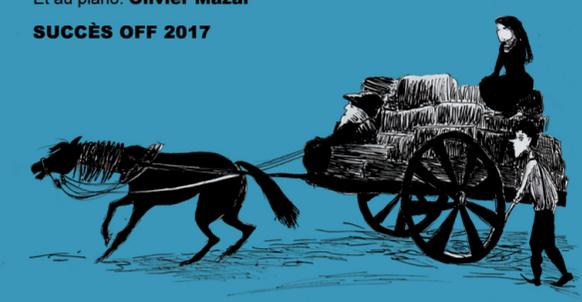
FRANCE 3 «UN PUR BONHEUR!»
RADIO CLASSIQUE «C'EST EXCELLENT ET DRÔLE!»
LE PARISIEN «UN SPECTACLE JOYEUX, GÉNÉREUX, CAPTIVANT.»

LE ROMAN DE
MONSIEUR MOLIÈRE

BOULGAKOV, MOLIÈRE, LULLY

Une mise en scène et adaptation de **Ronan Rivière**
Lumière: **Marc Augustin-Viguière**
Avec **Ronan Rivière, Michaël Giorno-Cohen**
Et au piano: **Olivier Mazal**

SUCCÈS OFF 2017



LE DOUBLE

DOSTOÏEVSKI

Adaptation et mise en scène de Ronan Rivière

Musique: Léon Bailly
Décor: Antoine Millan
Costumes: Corinne Rossi
Lumière: Marc Augustin-Viguière
Collaboration à la mise en scène: Amélie Vignaux

Avec Ronan Rivière, Jérôme Rodriguez, Michaël Giorno-Cohen, Jean-Benoît Terral, Laura Chetrit, Antoine Prud'homme de la Boussinière, et au piano: Olivier Mazal ou Léon Bailly.

les 3 soleils

les 3 soleils - 4 rue buffon - 84 avignon

RÉSERVATION
04 90 88 27 33

19 + 00

www.les3soleils.fr

LE PETIT LOUVRE
14H40
CHAPELLE DES TEMPLIERS
04 32 76 02 79

OFF BORD DE MER

MISE EN SCÈNE MICHEL KACENELENOG / ÉPISCÈNE, À 14H45

« Elle a décidé d'emmener les enfants à la mer. Ils se demandent pourquoi, il y a école demain ! »

MAL DE MÈRE

— par Audrey Santacroce —

Nouveau venu sur la scène avignonnaise, le Théâtre Episcène, entièrement dédié à la création belge, frappe un grand coup en proposant « Bord de mer », adaptation du roman éponyme de Véronique Olmi. « Bord de mer », c'est avant tout ce court récit, confession d'une mère dépassée, épuisée, qui voudrait tellement épargner à ses enfants l'existence qu'elle-même mène. Un texte d'une force et d'une âpreté colossales, éminemment casse-gueule. Et pourtant. Et pourtant, c'était méconnaître Michel Kacenelelenog et Magali Pinglaut. Tous deux ont brillamment déjoué les pièges de l'adaptation

de roman jouée à peu de frais, fausse bonne idée dans le panneau de laquelle tombent nombre de compagnies à chaque édition du Festival d'Avignon. Sans effets de manche ni de lumières, la sobriété de la scénographie fonctionne comme un écrivain pour la perle qu'est Magali Pinglaut. Rarement sommes-nous sortis en nous disant qu'il n'y avait pas une minute de trop, qu'on en aurait même repris un peu, pour le plaisir de la sidération et du bouleversement. Magali Pinglaut, c'est notre nouvelle star à nous. Une heure quinze durant, c'est à un numéro de funambule qu'elle se livre avec une grâce sans cesse renouvelée.

Par l'empathie extraordinaire que le metteur en scène et son actrice arrivent à instaurer pour ce personnage de mère qui finira par commettre l'irréparable, on échappe magnifiquement au misérabilisme comme au jugement moral. Car cette femme, c'est aussi un symbole, symbole de la France d'en bas, de l'ascenseur social en panne, ce sont toutes les victimes de cette crise économique qui n'en finit pas, ceux qu'on précarise chaque jour un peu plus et qu'on prend plaisir à humilier qu'elle représente. « Bord de mer » agit comme un signal d'alarme. Voulons-nous vraiment laisser un monde comme ça à nos enfants ?

Prenons-nous notre part de responsabilité dans ce qui se passe ? Sommes-nous certains que cette femme, demain, ce ne sera pas nous ? Autant de questions auxquelles la pièce ne prétend pas répondre, laissant chacun-e face à sa propre conscience. On ne ressort pas indemne de cette expérience. Mais en acceptant de ne pas considérer le théâtre uniquement comme un divertissement, on prend le risque – la chance – d'en ressortir transformé-e.

REGARDS

OFF À FOND

MISE EN SCÈNE LUCAS HÉNAFF / LE TRAIN BLEU, À 19H05

« Alex et Rémy, deux jeunes hommes "moyens", issus d'une commune sans doute "moyenne", semblent passer leurs journées assis au bord d'une voie ferrée, à regarder les trains. »

LES PETITS RIENS ONT DU BON

— par Lola Salem —

Sur le plateau, la banalité du quotidien se dévoile sans fracas. Tous les jours là, présente bien avant, et bien après, que le spectateur ne soit venu y fourrer son nez. Le voici d'ailleurs tout déconfit, celui à qui on avait dit, un jour, peut-être, que le théâtre c'était pour les grandes choses et que la catharsis devait faire s'envoler l'âme. « À fond » souffle le froid sur les envolées lyriques et se concentre sur une bribe d'histoire, une tranche de vie ordinaire, quelque chose de précisément insignifiant. Là est sa force. « À fond » ne

manque pas de désarçonner. Quatre personnages mènent leur quotidien, quelque part en province et à Paris. Des amis se séparent un temps ; un couple se forme l'espace d'un moment. Voilà tout. La vie passe. Sans tomber dans un versant postdramatique qui s'émanciperait radicalement de tout élément de composition classique – un texte, un lieu, une trame temporelle, des personnages –, la pièce interroge frontalement, mais de manière simple, notre rapport au récit et à l'action scénique. Que reste-t-il à dire ? Que reste-

t-il à montrer ? Dans les petits riens négligeables et les non-événements qui parsèment l'existence se cache un sentiment agréable de familiarité. La banalité a du bon et elle est loin de nous laisser indifférents : que se passe-t-il après ? Qu'est-il arrivé entre deux ellipses temporelles ? La pièce nous résiste bien plus qu'on ne le croirait. L'écriture de Lucas Hénaff tombe toujours très juste, tant vis-à-vis du rythme propre au texte qu'à celui de la mise en scène. L'orchestration de ces tableaux, en apparence inoffensifs

et plats, gagne progressivement une profondeur insoupçonnée. Le ton oscille entre deux esthétiques clairement définies, statisme et mouvement, qui jouent de cette impression de banalité et s'amuse de l'artifice même de l'événement. Il ne se passe pas grand-chose, et pourtant, quelque part, à un moment, quelqu'un pense à vous ou vous brise le cœur. La banalité présumée se transforme alors en délicatesse émaillée d'humour.

IN THYESTE

MISE EN SCÈNE THOMAS JOLLY
COUR D'HONNEUR DU PALAIS DES PAPES,
JUSQU'AU 15 JUILLET À 21H30

« Parmi les tragédies de Sénèque, celle que Thomas Jolly choisit de présenter est la plus extrême, la plus sauvage et la plus surnaturelle. »

IL ÉTAIT UNE FOIS

— par Jean-Christophe Brianchon —

Il aura fallu patienter quelques heures, quelques jours tout au plus, après la première représentation de ce « Thyeste » tant attendu, pour qu'une fumée blanche émane enfin des encres noires de nos journaux et annonce à l'institution théâtrale le nom de celui qui est désormais son nouveau pape : Thomas Jolly. Une question alors : sous la tiare, en quel théâtre le nouvel élu croit-il ? S'il est impossible de répondre à sa place, l'œuvre laissée en héritage à l'histoire des murs du palais des Papes le soir de ce 7 juillet 2018 permet tout de même d'avoir une idée de ce que pourrait être sa réponse. C'est en la nécessité d'un théâtre de jeu où le comédien se fait médium de l'histoire des hommes que Thomas Jolly croit, et à travers cela, en la capacité des mots et du plateau de raisonner le spectateur par la monstration d'un réel brutal mais fantasmé dans lequel nous serions en train de sombrer. Et c'est peu dire qu'elle est noble et féconde, cette croyance de l'artiste en son champ, persuadé qu'il paraît être de la possibilité de renverser la Terre en jetant ses mots au ciel. Noble mais cruelle croyance, tant l'œuvre que le metteur en scène propose ici à ses spectateurs semble ne rien faire d'autre que de démontrer à son propre père qu'il a

tort. Au terme des 2 h 30 que durent les cris et tremblements de la représentation, le festivalier n'a vu rien d'autre qu'une pièce où la forme n'est utilisée à aucune autre fin que celle de faire du théâtre cette huile chic au service des rouages d'une histoire. Et c'est bien dommage. C'est dommage parce que Thomas Jolly démontre ici comme souvent, mais avec plus d'humilité peut-être, ce qui est une bonne chose, qu'il aime les textes et comprend les hommes. Reste qu'à Avignon, dans cette cour ou Jean Vilar program-mait « La Chinoise » de Godard en 1967 pour prévenir de la fureur à venir de 1968, il n'est pas question de raconter des histoires, mais bien plutôt de violenter son temps en arrachant aux bouches de ceux qui le voient les hurlements de stupeur et d'incompréhension qui leur permettront de « prendre leur vengeance sur la cécité et la stupidité du monde », ainsi que le dit si justement Thomas Ostermeier. Et malgré le talent indénié de l'artiste, qui joue de son art tel un artisan de grand luxe, nous en sommes ici bien loin, alors que s'éloigne la fureur folle du monde et des hommes à l'instant même ou la lumière se rallume, et où les applaudissements retentissent.

IN KREATOR

CHORÉGRAPHIE SASHA WALTZ
OPÉRA CONFLUENCE,
JUSQU'AU 14 JUILLET À 18H00

« "Kreator" parle du corps humain, qui, isolé ou joint à une communauté, se déforme sous la pression. »

LES NOUVEAUX SUBVERSIFS

— par Audrey Santacroce —

D'emblée, « Kreator » nous a posé un problème d'ordre moral : c'est une des pièces qu'on attendait le plus, qu'on avait surlignées dans notre petit programme – pensez donc, Sasha Waltz ! –, mais qui, après un début prometteur, se dégonfle comme une baudruche (et nous avec) à mesure que le spectacle avance. Alors que faire ? Balayer nos réserves – pensez donc, Sasha Waltz ! –, taper pour le plaisir du bon mot, de toute façon le public répondra présent – pensez donc, Sasha Waltz ! –, ou tenter tant bien que mal d'être honnête avec nous-même et avec le spectacle ? Malgré quelques (très) bonnes blagues que nous avons en réserve, choisissons l'honnêteté par conscience professionnelle. Admettons donc que la beauté plastique de la première demi-heure nous a autant accrochée, assise en équilibre sur le bord de notre siège, que la dernière partie nous a laissée pantoise d'incompréhension. Et c'est cet écart qui nous rend la tâche ardue. Comment expliquer que la poésie inquiétante du début, où les artistes se couvrent et se

découvrent de cosses délicates comme des pissenlits, autant matrices que refuges, se termine par une tentative de Jan Fabre sous tranquilisants ? Voilà le cœur de notre incompréhension : l'écart entre ce que nous avons cru comprendre que voulait nous montrer la chorégraphe et ce que nous avons réellement vu. Cette danseuse qui prend le pouvoir sur les autres, leur donne des ordres ou les promène par les cheveux, cette façon d'interrompre les choses plutôt que de les mener à leur terme, la molle tentative d'orgie finale, tout nous pousse à croire que « Kreator » tente de choquer avec dix ans de retard. On a du mal, pourtant, à se convaincre que cette dichotomie maladroite ne serait que le fruit du hasard. Car l'ensemble de « Kreator » semble reposer sur un système de dichotomies : noir contre blanc, individu contre groupe, intérieur contre extérieur. Ce retard sur son temps serait en fait une avance ? La subversion selon Sasha Waltz serait donc de ne pas choquer ? Si tel est bien le cas, alors on le confesse, c'est un peu trop « méta » pour nous.

CARTE POSTALE

La Suisse est la nouvelle Belgique. Vive la Suisse! Et pendant que le roi se meurt, nos voisins helvètes sont en train de prendre une place prépondérante dans l'ordre de succession au trône. Tous les éléments sont en effet réunis pour que la Suisse confirme son statut de développeur d'artistes hype et léchés. Et pour asseoir leur position, ils irriguent le monde en envoyant leurs émissaires de toutes disciplines sur les scènes et les festivals qui comptent. La sélection suisse en Avignon (on leur dit qu'il faut dire «à Avignon»?) en est un exemple phare. La machine est terriblement efficace, les talents et les moyens sont réunis au service du rayonnement d'un petit pays aux grandes ambitions. L'interrogation qui pointe alors est d'ordre idéologique. Car c'est une carte postale idéale que la Suisse est en train de se dessiner. Une image qui rime avec qualité, rigueur et exigence mais qui, revers de la médaille, laisse peut-être sur le côté une génération de créateurs qui ne correspondent pas au panorama rêvé. Choisir, c'est renoncer. *M.S.*

LUTZ

« IN JESUS' NAME »
PHOTOGRAPHIE CHRISTIAN LUTZ
COLLECTION LAMBERT,
JUSQU'AU 4 NOVEMBRE

« Dans une approche sensible qui mêle l'esthétique du documentaire à la contemplation, Christian Lutz représente les êtres vivants dans des dispositifs de pouvoir "à l'intérieur desquels ils ne cessent d'être saisis". »

Fruit de plusieurs mois de reportage au sein de l'église évangélique zurichoise ICF, le livre « In Jesus' Name » a été interdit de diffusion sitôt après son vernissage par le tribunal civil de Zurich. Censurés, l'ouvrage et les images de Christian Lutz exposées à la Collection Lambert cet été nourrissent tous les fantasmes et génèrent le besoin d'une réflexion à mener d'urgence sur les sacro-saints droits à l'image et l'avenir de la photographie. « L'image pourrait donner l'impression de pédophilie. Car on pourrait penser que le demandeur 11a, qui porte un polo vert, a mis enceinte la demanderesse 11b, âgée de quatorze ans, assise devant lui. Pire encore : on pourrait penser que la photo montre les membres d'une secte qui permet la polygamie ou autorise les relations sexuelles avec les enfants. » Voilà donc le type de sentences, mélange subtil de logorrhée juridique et de penchants paranoïaques sous-jacents, que le photographe suisse Christian Lutz nous donne à lire sur ces images. Car à voir, il n'y a plus grand-chose. Vingt et un membres de l'ICF ont estimé que ce travail leur portait préjudice, et depuis la typographie a dû prendre le lead sur l'image. Et c'est tout l'intérêt de cette exposition dérangeante qui, en cachant, révèle d'une lumière encore plus crue le désœuvrement de ces visages que l'on ne voit plus. D'un projet sociologique ambitieux, voilà finalement une œuvre d'art modelée par les contraintes et les contradictions. Le texte apposé sur un bandeau noir force la lecture (comme peuvent le faire parfois des cartels trop bavards), dérive le flux dans le sens de la plainte, ne laisse plus place aux doutes. Le photographe parle de cette exposition comme d'un manifeste; c'est de toute évidence un geste qui, loin de le pénaliser, enrichit son travail d'une dimension métaphysique vertigineuse et convertit le passage au sous-sol de ce musée en pause sur un îlot introspectif dans la furie avignonnaise. *M.S.*

VAN ACKER

« KNUSA / INSERT COINS »
CHORÉGRAPHIE CINDY VAN ACKER / COLLECTION LAMBERT, À 16H50
(Vu à Sofia, Bulgarie, en mai 2018)

« Au mur, des photographies prises à Las Vegas par Christian Lutz. Corps façonnés, fissurés, fracassés par l'industrie du jeu et du divertissement. »

CE QUI SE PASSE À VEGAS ARRIVE À AVIGNON
— par Audrey Santacroce —

« Knusa/Insert Coins » est le fruit de la rencontre de deux univers artistiques : celui du photographe Christian Lutz et celui de la chorégraphe et danseuse Cindy Van Acker. À l'origine, « Insert Coins », une exposition de photos réalisées à Las Vegas entre 2011 et 2014 par le photographe suisse, dévoile la dichotomie entre le clinquant d'une des villes les plus touristiques des États-Unis, véhicule du rêve américain qui brille et chiffre gros en dollars, et la solitude, la tristesse, la pauvreté parfois, de ses habitants. Hommage à ceux qui se sont retrouvés broyés par un système ultralibéral, « Insert Coins » entend rendre leur place (oserons-nous dire « leur dignité »?) aux êtres que la société s'efforce de cacher parce que pas rentables, pas glamour, pas acceptables. C'est en voyant ces photos que Cindy Van Acker a eu l'idée de créer « Knusa », solo d'une vingtaine de minutes préparé comme en contrebande, sans avertir grand monde et surtout sans contrainte de production aucune. La démarche est comme un écho de celle d'« Insert Coins », un geste en miroir qui se traduira dans le titre de cette œuvre hybride, le titre de chaque œuvre se répondant de chaque côté d'une barre latérale. Un système de correspondances qui opère dans toute la chorégraphie, des postures des photos qui l'entourent surgissant régulièrement dans le spectacle. À travers le corps de Cindy Van Acker, ce sont tous les êtres figurant sur les photos disposées autour d'elle qui s'incarnent. À elle seule, la danseuse exprime la lutte perpétuelle pour rester debout, les nombreuses chutes après lesquelles il est de plus en plus difficile de se relever. En guerre contre une musique aux relents presque postapocalyptiques (on a parfois pensé à Ryoji Ikeda) composée par Mika Vainio, disparu en 2017, le corps est comme écrasé par la machine invisible et pourtant omniprésente. Knusa, en islandais, signifie « étreindre ». Et malgré la violence que l'on ressent devant le spectacle, on y trouve aussi une grande tendresse pour les autres. « Knusa/Insert Coins » est la façon de Christian Lutz et de Cindy Van Acker de prendre le monde dans leurs bras, une main tendue aux vaincus, une dignité qui leur est rendue. Un geste d'humanité devant le chaos.



ARSENIC
Centre d'art scénique contemporain

Lausanne – Suisse
www.arsenic.ch

MAILLARD

« QUITTER LA TERRE »

MISE EN SCÈNE JOËL MAILLARD / 11 GILGAMESH BELLEVILLE, À 11H55
(Vu au Théâtre populaire de Poitiers, en mai 2018)

« Un couple de conférenciers derrière une table. Sur la table, un carton. Dans le carton, des documents concernant un "nouveau départ". »

SAUVER GAÏA AVEC DES COURGES

— par Mariane de Douhet —

Une station spatiale en forme de gigantesque ananas coupé en deux posé à l'envers abrite un échantillon de l'humanité censé régénérer une planète épuisée et stérile. Sur cette vie en orbite, on copule, on « écoute de la musique qui calme », on compose une mystérieuse « encyclopédie de tout ce dont on croit se souvenir » : « Quitter la terre » est une méditation loufoque pré-apocalyptique, un bricolage lo-fi futurosceptique dans lequel deux conférenciers nonchalamment à côté de la plaque s'interrogent sur le devenir d'une génération dont l'horizon ultime de sens est la perche à selfie. Joël et Joëlle ont la désorientation inquiète d'un professeur Tournesol qui, cherchant à sauver l'humanité, se serait égaré dans un jardin bourgeois. Le duo a l'élégance d'être faussement léger, de prendre au sérieux le dérisoire, ne livrant ses questionnements existentiels qu'au travers de trivialités quotidiennes (« des gens qu'insulter leur ex au téléphone dans un train bondé ne dérange pas ne devraient pas avoir de problèmes à faire caca dans un open space »). C'est souvent drôle, on regrettera que la mise en scène et le texte accusent quelques longueurs qui alourdissent des échanges vivaces et pleins d'esprit (au point que l'on rit parfois

en différé). La poésie naît quand le propos se perd, lorsque les incongruités dégringolent dans la bouche de ces scientifiques bancals. Le dilettantisme est ici un art, la tendance OuPaPo (ouvrir de parenthèses potentielles) du spectacle promettant les digressions les plus farfelues et les associations les plus courges – car outre une navette dans le cosmos, des carnets noirs trouvés dans une mystérieuse boîte en carton, il y a des courges, dont on a d'ailleurs oublié la fonction. Avec une volubilité tranquille, un humour à grincer des dents, le spectacle éclate les règles de la logique, si bien qu'on se prend à vouloir parler en langage orbital, là où les mots flottent, où les combinaisons d'images sont infinies, là où, entre la Terre et la station, dans la poésie pure, la joie semble continue. Ces cyberconsidérations font un usage très ingénieux de l'écran, support d'une imagerie 3D projetant l'intérieur de la station spatiale. Ce même écran devient, dans une belle séquence, un tableau à dessins : ces derniers, évoquant l'art brut et la fragilité naïve des hommes, composent une mémoire dessinée de la Terre et suscitent, à l'égard de celle-ci, plutôt qu'une envie de fuir, soudain une grande vague de tendresse.

CHORÉGRAPHIE PHILIPPE SAIRE / MAISON DU THÉÂTRE POUR ENFANTS, À 14H10

« Entre deux néons, deux danseurs font une stupéfiante apparition. On ne distingue d'abord d'eux que leur dos, leurs coudes ou leurs pieds. »

UN VOYAGE EXTRAORDINAIRE

— par Audrey Santacroce —

Fausse jumelle de « Vacuum », la pièce « Hocus Pocus » reprend le dispositif scénique de la première en l'adaptant à un spectacle pour enfants. Leurs débuts sont d'ailleurs similaires, sorte d'imagerie où apparaissent des corps morcelés : un bras, un mollet, un poing puis deux, à tel point que durant les dix premières minutes ceux qui ont déjà vu « Vacuum » peuvent se demander s'ils ne se sont pas trompés de spectacle. Puis rapidement, la représentation bifurque. Là où « Vacuum » était chair triste de peep-show, « Hocus Pocus » se fait casse-tête visuel : comment peut-on voir autant de mains ? Il n'y a pourtant que deux danseurs. Est-ce un bras ? Une jambe ? Oh, une tête ! Tiens, une deuxième ! Et voilà le jeune public embarqué dans une histoire d'amitié telle qu'on n'en connaît que lorsqu'on est petits, une aventure rocambolique de laquelle on ressort toujours aussi copains, mais un peu plus grands qu'avant, menée tambour battant par les deux héros du jour, Lukas et Victor. Empruntant autant au théâtre de marionnettes qu'à l'univers des fêtes foraines, le dispositif scénique devient

tour à tour baraque de guignol, maison hantée et fond marin tandis qu'un jeune garçon part à la recherche de son copain bêtement tombé du ciel. On y croise des fantômes, des baleines, on fait des bras de fer et des bagarres pour de faux pour savoir qui est le plus fort, et surtout, on rigole bien. Dans l'univers burlesque de « Hocus Pocus », tout finit au mieux et tout est un peu magique, pour les petits comme pour les grands. Philippe Saire réussit à proposer un spectacle qui est autant un spectacle d'enfants accessible aux adultes qu'un spectacle d'adultes accessible aux enfants. Formule magique par laquelle le merveilleux arrive, « Hocus Pocus » est une quête initiatique bondissante où tout est vrai puisque tout est faux. Un soupçon de Lewis Carroll et de Saint-Exupéry vient parfaire l'intemporalité du spectacle, le colorant de nostalgie pour les adultes tandis que les enfants y verront l'épopée de copains/frangins comme ils en rêvent assurément. Le noir finit presque par en paraître rassurant, car s'il peut cacher des monstres, il peut aussi faire naître des héros.

HAYES

THESE ARE MY PRINCIPLES...
IF YOU DON'T LIKE THEM
I HAVE OTHERS

Tu préfères passer un week-end avec Poutine ou avec Trump ? Mourir jeune auréolé de gloire ou vieux et oublié ? Ta mère ou ma mère ? Qui n'a pas joué à ce petit jeu aussi absurde que révélateur leur jette la première pierre. Phil Hayes et Nada Gambier devant un grand mur à paillettes et une table pour le son s'interrogent indéfiniment l'un l'autre à coups de dilemmes impossibles ou inconséquents. Quelles sont les raisons de nos choix, les mécanismes inconscients qui amènent à la prise de décision ? Questions passionnantes mais jamais traitées de front. On s'arrête ici à l'exercice et à la blague, et c'est dans la répétition ad libitum du principe que certains y trouveront un intérêt. *M.S.*

MISE EN SCÈNE PHIL HAYES
— LA MANUFACTURE À 23H00 —

SAIRE

« HOCUS POCUS »

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

cirque ou SOMMET
PRÉSENTE
L'ÉVÉNEMENT DU
NOUVEAU CIRQUE
QUÉBÉCOIS À LA
MONTAGNE

1 — 26 AOÛT 2018
CRANS-MONTANA (SUISSE)
CIRQUEAUSOMMET.CH

NOUVELLE CRÉATION

MACHINE
DE CIRQUE

AVEC CUCHE
ET BARBEZAT

SPECTACLE SOUS CHAPITEAU
VILLAGE DU CIRQUE
ATELIERS / ACADEMY
ÉVÉNEMENTS SPÉCIAUX

CRANS MONTANA *Asiatelly* CALO LOTERIE ROMANDE net+ RAIFFEISEN ZURICH *Le Nouvelliste* Le Matin Dimanche *Nova* starticket

DENIS PODALYDÈS CYRIL TESTE
ÉRIC ELMOSONO FRANÇOIS BERLÉAND
JEAN-LOUIS BENOÎT MARIANNE BASLER
MAXIME D'ABOVILLE YVAN ATTAL
JANN GALLOIS KADER ATTOU
BALLET PRELJOCAJ
LES 7 DOIGTS DE LA MAIN
JOSÉ MONTALVO OSCAR GÓMEZ MATA
SÃO PAULO DANCE COMPAGNY
LES BALLETS JAZZ DE MONTRÉAL
RICHARD BERRY MATHILDE SEIGNER
BALLET DE L'OPÉRA NATIONAL DU RHIN

Programmation 18/19 à découvrir sur
www.equilibre-nuithonie.ch
Fribourg - Suisse

ÉQUILIBRE nuithonie

THÉÂTRE - DANSE - MUSIQUE - HUMOUR -
TOUT PUBLIC - NOUVEAU CIRQUE
CENTRE DE CRÉATION

MINUIT À LA CROISÉE DES CHEMINS

EXPOSITION CRISTINA DE MIDDEL & BRUNO MORAIS / CROISIÈRE

« L'histoire des Amériques est et sera toujours intimement liée à celle de l'Afrique. L'énergie africaine en Amérique latine est non seulement visible, mais également très vivace dans tout le continent. »

UNE SAISON EN ENFER

— par Johanna Pernot —

Avec cette exposition logée sous les toits brûlants de la Croisière, vous allez plonger dans le tourbillon sombre et coloré des rites africains. Éteignez votre portable, mettez de côté votre sens de la méthode et votre rationalisme cartésien, et laissez-vous envouter.

Et que descende sur vous l'esprit d'Eshu, le dieu de la tribu Yoruba, Roi de la communication, Prince de l'incertitude et Maître du destin ! Bruno Morais et Cristina de Middel, dont plusieurs travaux se sont attachés à la défense du continent africain, ont infiltré pour nous les rivages noirs du Bénin, du Brésil, de Haïti et Cuba. « Minuit à la croisée des chemins » révèle le rayonnement de la spiritualité africaine en Amérique latine, sur les anciennes terres du commerce triangulaire. Au fil des routes et des syncrétismes, la richesse de ce patrimoine se manifeste sous les traits ondoyants d'Eshu, premier dieu invoqué lors des cérémonies. Difficile de rester insensible à la poésie des images. Sur les tirages, la chèvre se prépare au sacrifice. L'eau vole, le feu bleuit. Le couteau d'Eshu se plante dans une paume. Beaucoup de gros plans isolent et cisailent,

dans un morcellement signifiant. Clé, collier, bougie: chaque objet devient signe, accessoire essentiel, fétiche. Le poète n'est pas le seul à écarquiller les yeux et à se faire voyant, le photographe le peut aussi. Lui qui, par un long et raisonné dérèglement de son boîtier – gros plans souvent, peu de profondeur de champ – embrasse l'étrangeté des rites et l'aura des croyants. Les portraits de l'exposition multiplient les jumeaux, porteurs de chance et de fortune. Frappante est l'indolence hiératique des hommes et des femmes, leurs mouvements contenus. Certains arborent de magnifiques costumes; leur shooting aux mêmes lieux crée un trouble immobile.

“

L'heure du sacrifice

Parfois les visages se voilent, parfois les corps tournent le dos. Toujours le sens affleure, le mystère plane. Qu'il est rafraîchissant, dans notre époque désenchantée, de découvrir un monde habité, des corps spirituels – ou possédés! Car les deux photographes mettent en scène des inversions infernales. La tête se trouve en bas, la patte à

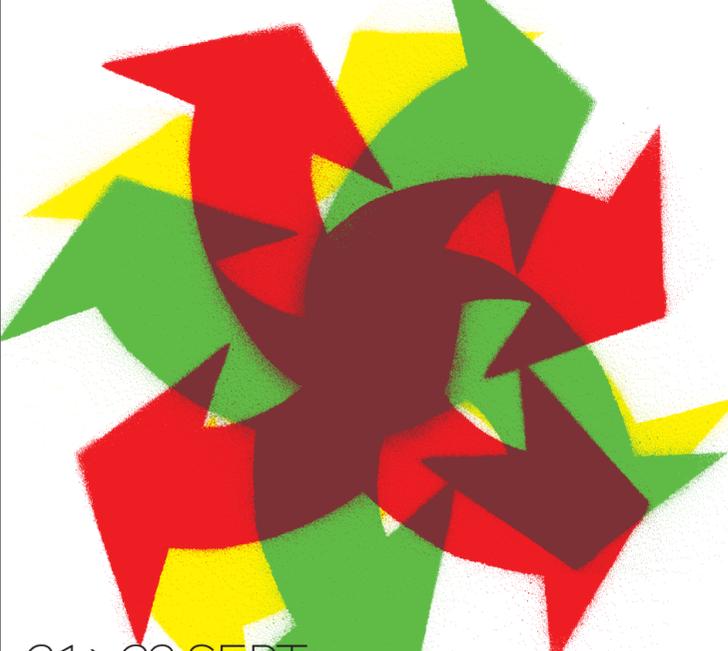
la place du pied. L'obole sur les yeux morts se fait boussole désorientée, Eshu au Brésil, femme. Décidément, ce dieu qu'on honore avec des cigares et du rhum transpire le vice – pas étonnant qu'il porte une fourche. Mais revenons à la fête. Sur une vidéo, les danses endiablées se succèdent. La frontière entre l'homme et la bête s'abolit dans la transe. Un bébé de plastique flotte comme un sombre prophète. Cristina de Middel et Bruno Morais photographient aussi des fenêtres, des embrasures, des encadrements comme autant de secrets et d'issues – de sas entre les mondes. Au Brésil, Eshu est aussi gardien des portails et des chemins. Au carrefour de la vie et de la mort, le messager entre le matériel et le spirituel ouvre et ferme les portes. Croix ou cercueil dressé, la mort est de fait bien présente. Un squelette se colle au mur macabre, une petite fille danse en lui tournant le dos. Un peu partout circulent la poule noire du sacrifice, la froideur du serpent... Pendant ce temps, le dieu à barbe blanche et lunettes noires fume sa pipe, en crachant une flamme placide... À notre tour, écarquillons les yeux : c'est l'heure du sacrifice.

RENCONTRES D'ARLES



« Minuit à la croisée des chemins » © Cristina de Middel & Bruno Morais





À quoi tu penses quand...
Les Trois Mulets
théâtre participatif

Rose Régis Laroche
théâtre

The Other: Me
Marion Rothhaar
performance

O Super(Sport)Man
Timothée Bouloy danse

Faux départ cie Lucilia
Caesar théâtre musical

Mon Théâtre: techniques de pointe expliquées à mes voisins
Daria Lippi, Thomas Nucci
performance

Lectures du Gueuloir
Auteurs dramatiques de la Grande Région

Core Hervé Birolini, Aurore Gruel danse

Sabordage!
cie La Mondiale générale cirque

Piletta ReMix
Le Collectif Wow!
théâtre

Bascules
La Muse en Circuit cirque

Tamara, une histoire vraie
Guy Pierre Couleau théâtre

Dislex Isabelle Ronayette théâtre

5 cie Claudio Stellato performance

Backup
cie ChaliWaté, cie Focus théâtre d'objets

Transports exceptionnels
Dominique Boivin danse

Concert de clôture
Gérard Watkins

21 > 23 SEPT

FESTIVAL COURT TOUJOURS

nest-theatre.fr
+33(0)3 82 82 14 92

Théâtre en Bois, Thionville
édition #9

Le NEST-CDN transfrontalier de Thionville-Grand Est direction Jean Boillot est subventionné par le Ministère de la Culture et de la Communication-GRAC Grand Est, la Ville de Thionville et la Région Grand Est

Les Tréteaux de France,
Centre dramatique national
présentent

MISE EN SCÈNE
ROBIN RENUCCI

LA GUERRE DES SALAMANDRES

DE KAREL ČAPEK

FESTIVAL VILLENUEVE EN SCÈNE
MAR. 10 → DIM. 22 JUILLET / 19H

RELÂCHE LE 19 JUILLET

PLAINE DE L'ABBAYE / SOUS CHAPITEAU CLIMATISÉ

Tréteaux de France
Centre dramatique national

RÉSAS 04 32 75 15 95
WWW.TRETEAUXDEFRANCE.COM

LA QUESTION

QUAND EST-CE QU'ON ARRIVE ?
— par Philippe Saire —

« La question me fait immédiatement penser à ce mot de Jean Carmet, qui, parlant des gens qui s'estimaient "arrivés", disait qu'ils n'avaient pas dû aller bien loin.

Jolie formule, que j'ai retenue parce que je m'y retrouvais... et s'il faut une réponse à la question, la mienne serait: J'ESPÈRE BIEN QU'ON N'ARRIVE JAMAIS!

Ce concept de l'arrivée, d'une ambition qu'on chercherait à atteindre m'est foncièrement étranger, tant dans le domaine de mon champ artistique de chorégraphe que dans mon rôle de programmeur, et finalement dans ma conception de la vie...

Même la finalité d'un spectacle, après des mois de préparation et de répétitions, revêt pour moi un aspect provisoire. Il n'est qu'une étape dans un parcours, dans ce qui fonde ma motivation première à continuer de créer après des années: la recherche constante de nouvelles expériences de plateau et de nouvelles écritures. Je dirais même que l'expérience incarnée par la création d'un spectacle recèle elle-même les germes d'un prochain projet, comme un terreau créatif qui se renouvellerait constamment, sorte de compost où des idées esquisées, et même des erreurs passées, iraient nourrir les prochaines pousses de l'imaginaire.

Parler d'arrivée implique la notion du déplacement. Fuir les certitudes de l'expérience, rester dans la mouvance de l'acte créatif, partager avec les interprètes et les autres créateurs impliqués, réajuster... Ces déplacements-là me sont nécessaires.

Eh oui, c'est la porte ouverte aux doutes et aux remises en question, mais comment faire autrement, comment faire l'impasse sur cet inconfort? Il ne faut pas se leurrer,

la traversée créative est majoritairement inconfortable, elle remet en question des couches profondes de notre être et de sa construction. Elle est instable, chavire à tout moment; parfois tout avance et glisse, et soudain tout se bloque et se grippe.

Alors cette arrivée temporaire que constitue le spectacle est certes un petit répit, un moment où la tempête des doutes se calme. Et il faut que ça se calme, pour que le spectacle puisse exister, que ceux qui vont le défendre sur le plateau puissent s'appuyer sur du solide, ou du bancal décidé. Mais je sais que rien ne s'arrête, je fais parfois semblant, pour rassurer tout le monde, mais le compost continue à grouiller de ses vers.

Tout cela influence fondamentalement mon approche de la programmation. Je dirige un lieu modeste, mais avec une ambition démesurée, celle de faire partager au public des démarches chorégraphiques diverses et novatrices, celle de faciliter l'émergence de jeunes artistes, celle de participer à la circulation d'œuvres fortes. De participer à leur migration, pourrais-je dire, histoire de redonner richesse et valeur à un terme associé uniquement à des problématiques.

De par la modestie du lieu, présenter une pièce dans le festival Les Printemps de Sévelin constitue de fait une étape dans le parcours des chorégraphes qui s'y produisent, et j'aime cette idée. Ils pourront ensuite "arriver" dans des lieux plus prestigieux, flirter avec l'idée de la réussite... et lutter pour ne pas s'y perdre. »

«Hocus Pocus», conçu par Philippe Saire, Maison du théâtre pour enfants à 14h10.

LE FAUX CHIFFRE

9,7

C'est le nombre d'errata que I/O s'accorde par numéro pendant le festival d'Avignon

L'HUMEUR

« Bon Dieu, Gérard, tu n'as qu'une seule jambe et quatre ex. »

Anne Alvaro

#CULTURESUD

ATELIER DE LA PENSÉE: LA PLACE DES FEMMES DANS LE SPECTACLE VIVANT: DOIT-ON CRAINDRE LE GRAND REMPLACEMENT?

14 H 30 | ATELIER DE LA PENSÉE, SITE LOUIS PASTEUR

Un plateau d'employeurs femmes et hommes de la région mais aussi des représentants de compagnies échangeront sur la place faite aux femmes. Une bataille de chiffres est-elle pertinente dans l'art de la création à la production? Quelle influence dans le rapport aux équipes artistiques ou le management d'un lieu? Les directions bi-céphales, une solution?

LES DÉMARCHES D'ÉCO-RESPONSABILITÉ DES FESTIVALS: TROUVER UN NOUVEAU SOUFFLE!

14 H 30 - 16 H 30 | PÉNICHE RÉGION SUD, QUAI DE LA LIGNE

Les festivals de Provence-Alpes-Côte d'Azur se sont engagés à des degrés divers pour éco-concevoir leur événement. Un premier bilan des actions menées par les festivals régionaux, membres fondateurs du Collectif des Festivals Éco-responsables et Solidaires peut être établi. L'objectif à terme est d'impulser une dynamique territoriale en incitant les acteurs régionaux à s'inscrire dans une démarche éco-responsable.

REPORTAGE
10-10 À L'ARSENIC: #EXPLORATION

— par Marie Sorbier —

À l'occasion du colloque international Le Musée au défi, qui tentait de cerner le rôle de l'innovation numérique dans les musées, Arsenic, scène contemporaine de Lausanne qui prend des risques, a présenté deux soirées de performances d'artistes questionnant l'œuvre d'art et son inélectable extension numérique. Prendre le temps de s'interroger sur les pratiques performatives et leur porosité avec les nouvelles réalités hyperconnectées, vaste programme.

Le travail bien connu du chorégraphe suisse Gilles Jobin paraît presque évident dans ce décor. Avec «VR_I», il invite le public à une expérience sensorielle qui se multiplie aujourd'hui à chaque carrefour de nos capitales. Équipés de casques de réalité virtuelle, cinq visiteurs à la fois peuvent naviguer librement dans un monde peuplé de danseurs virtuels. Ils explorent cet univers, évoluant tour à tour dans un désert à perte de vue, un paysage urbain, ou encore à l'intérieur d'un loft au sommet d'une montagne. Oui ça fait son effet, mais que reste-t-il de l'expérience au-delà du spectaculaire? Que reste-t-il d'artistique dans ce geste? Il faudra sans doute le vivre plutôt comme une session introductive, où seuls les non-initiés seront émoustillés. À l'étage, une tout autre relation au monde se joue en continu. Ryan Trecartin est l'un des artistes les plus radicaux de la net generation. Ses vidéos sont comme des émissions de télé-réalité qui auraient été tournées par des mutants extraterrestres. Êtres vivants ou animations, hommes ou femmes, présent ou avenir... Inutile

d'y chercher une logique. On le vénère autant pour son esthétique kitch et carton-pâte qu'on lui reproche une œuvre indigeste comme shootée à une consommation immodérée de boissons énergétiques. L'artiste américain impose une cadence et une grammaire en s'appropriant certains topoi du monde des médias. Dans ses «movies» se cognent dans un jeu et effrayant amalgame les dynamiques des reality shows mêlées à des slogans publicitaires et à des dialogues de sitcom, montés en un flux unique sur un rythme infernal. «Temple Time», présenté ici, est l'une de ses plus récentes créations; elle évoque un show de télé-réalité hanté durant lequel des chasseurs de fantômes évoluent au sein d'un temple maçonnique. Du surréalisme numérique pur jus qui peut laisser froid ou à distance, mais qui s'avère être un mailon solide de l'hypnotique célérité avec laquelle les artistes doivent se confronter.

“

Explorer des terres réellement inconnues

Et comme pour démentir cette fuite en avant, l'artiste américano-bolivienne Donna Huanca conçoit une performance méditative durant laquelle deux performeurs aux corps peints s'engagent dans un long dialogue visuel et sonore avec un monolithe de glace en fonte avec feuilles de chou intégrées. Dans cette installation-performance, le maquillage transforme le corps humain en objet; la cérémonie de la mise en scène de soi ne vise plus alors à s'inscrire dans un rapport d'altérité, mais de dissimulation, de fusion, de

TRIBUNE
RIFI FI DANS LE GENRE

— par Lola Salem —

On n'aura jamais autant entendu parler du «genre» que lors de ces quelques derniers mois. Ce tsunami dans le débat public exploite le terme comme un immense fourre-tout, tout à la fois boursoufflé de certitudes et émaillé de ce qui semble être d'inextricables zones grises.

Droits des femmes, droits des minorités sexuelles, droits des personnes transsexuelles. Identité «binaire» ou «fluide». Rose pétaradant ou bien drapeau de l'arc-en-ciel. La vieille recette des goûts et des couleurs rejaillit dans un flot incessant de catégories anciennes ou nouvelles à propos du sexe, de la sexualité et du genre. Car, au fond, chacun semble avoir une idée bien à lui de ce que tout cela veut dire. En affichant le «genre» comme thème de cette 72e édition du Festival d'Avignon, impossible de faire moins actuel, moins politique. Et pourtant. Et pourtant, ne serait-ce pas sacrifier le festival à l'effet d'une mode? Si l'on entend par «genre» la «performativité» de l'être, l'art ne s'est-il pas exprimé maintes fois à ce propos déjà? C'est précisément parce que le «genre» s'inscrit dans un réseau de signes «en acte» qu'il est, qu'il peut être; et, à ce titre, le théâtre en a toujours été le médium

“

Les stéréotypes ne se sont jamais mieux portés

La réalité géopolitique des questions liées au sexe et au genre démontre à quel point le sujet est délicat mais aussi vital. De la Corée à l'Amérique du Sud, en passant par les échanges houleux en Angleterre de ces derniers mois (voire années), la parole publique ressasse une confusion générale autour des enjeux liés au corps biologique et à ses lectures sociales, politiques et culturelles.

camouflage. La dimension spirituelle de la peau interroge le discours contemporain du corps, l'espace-temps de la métamorphose hésitant entre renaissance et dépersonnalisation. Les attitudes extatiques ou impavides des modèles les font sans cesse évoluer du recueillement au retrait, jusqu'à une vulnérabilité du fait de leur surexposition et de la tyrannie de la transparence. Ainsi, camouflage et travestissement opèrent un jeu constant de brouillage entre prédation et séduction, volupté et cruauté. Sacralisés et élevés sur des podiums, les corps et les objets deviennent allégories et mettent en parallèle les rituels du self-care contemporain avec des réminiscences plus archaïques et primitives. Reste la jouissance enfantine de regarder la glace devenir eau et l'imposant totem se scléroser peu à peu. Ce qu'ont réussi les deux curateurs de ce programme performatif, Elise Lammer et Patrick de Rham, c'est la variété des formes proposées, qui témoignent de façon évidente de la complexité et de la richesse de la problématique du numérique dans l'art. Loin d'un cantonnement dans un discours prosélytique, il était question de ne fermer aucune porte et de s'engager sur tous les chemins qui ne mènent encore nulle part. La beauté du geste est dans cette quête que l'on entreprend avec envie sans savoir si l'issue sera lumineuse ou crépusculaire. Un peu comme le performeur PRICE qui, dans un solo à vif, transmet physiquement la sensation de cette désorientation face au non-connu et au non-maîtrisé. Car il revient aux artistes de créer le désir d'explorer des terres réellement inconnues et de nous y accompagner.



«Iphigénie», mise en scène Chloé Dabert, jusqu'au 15 juillet © Christophe Raynaud de Lage / Hans Lucas

I/O Gazette n°85 — 11.07.2018

La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu.
I/O — 12 rue de Mirbel, 75005 Paris
SIRET 81473614600014

Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef

Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint

Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon j.c.brianchon@iogazette.fr

Conception de la maquette Gala Collette

Ont contribué à ce numéro

Marie Anezin, Mariane de Douhet, Victor Inisan, Johanna Pernot, Lola Salem,

Audrey Santacrose.

Photo de couverture «Le Village Potemkine» © Gregor Saller, Carson City VI / Vårgårda,

Suede, 2016. Avec l'aimable autorisation de l'artiste. Rencontres d'Arles 2018.

PEINES INTIMES ET DE NOS MISÈRES. — JEAN VILAR

la  illette

SAISON 2018
2019



ABONNEZ-VOUS  **!**

THOMAS JOLLY • SATOSHI MIYAGI • JAN FABRE • SASHA WALTZ
FRÉDÉRIC FERRER • FC BERGMAN • TAO DANCE THEATER
SIDI LARBI CHERKAOUI • IVO VAN HOVE • GABRIEL DUFAY
ANNE TERESA DE KEERSMAEKER • SERGE AIMÉ COULIBALY
TANZTHEATER WUPPERTAL PINA BAUSCH / DIMITRIS PAPAIOANNOU
CIRQUE PLUME • CHARLES BERLING • DADA MASILO ● ● ●

01 40 03 75 75 • lavillette.com

Ivo Van Hove, Tao Dance Theater, Tanztheater Wuppertal Pina Bausch / Dimitris Papaioannou avec le Théâtre de la Ville • Anne Teresa de Keersmaeker avec le Théâtre de la Ville et le Festival d'Automne à Paris • Satoshi Miyagi en coréalisation avec The Japan Foundation, dans le cadre de Japonismes 2018 : les âmes en résonance